NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67.2 Nº 4 1945

Dachau, bagne pour prêtres

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 443 - 454

https://www.nrt.be/it/articoli/dachau-bagne-pour-pretres-2145

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

DACHAU, BAGNE POUR PRETRES

En décembre 1941, je fus condamné à 6 mois de prison par le Tribunal de campagne de Bruxelles pour avoir fait, dans les retraites pastorales, des conférences au Clergé, exposant une synthèse du Nazisme : les raisons de la séduction qu'il exerçait sur beaucoup, l'incompatibilité foncière de sa doctrine avec l'Evangile et les meilleurs moyens de le combattre.

En mai 1942, je fus sans nouveau jugement déporté en Allemagne, au camp de concentration. Ces messieurs étaient convaincus, me disaient-ils, que j'étais l'âme de la résistance du clergé. C'était fort exagéré, mais je ne refusai ni cet honneur qu'ils me faisaient, ni la conséquence qu'ils en tiraient. Je partis pour Dachau, où j'allais passer trois ans, trois ans d'expériences que pour rien au monde je ne voudrais pas ne pas avoir faites. Je ne crois pas que la bonne Providence, qui m'a donné cette faveur, ait eu l'intention que j'en sois le seul bénéficiaire : c'est pourquoi je voudrais les noter ici.

En ce premier article, je me contenterai de décrire l'existence des prêtres au bagne. Dans le suivant, je pourrai m'étendre sur les « conversations de Dachau ».

Quand j'arrivai au camp de Dachau le 18 juin 1942, j'y trouvai quelque 2.500 prêtres. Quand je le quittai, le 13 mai 1945, ils restaient 1.100 ; une soixantaine d'Allemands avaient été relâchés les dernières semaines ; les 1.300 autres étaient tous morts au camp et de mort non naturelle.

Toutes les nations s'y trouvaient représentées. Vers la fin, les Français constituaient un groupe de 123, je crois. Puis venaient les Tchèques : 80 environ. Les Belges étaient 33. La grande foule a toujours été constituée par le clergé polonais. J'ai connu encore et vénéré le saint évêque auxiliaire de Woztslavek, S. Exc. Mgr Kozal, mort épuisé en décembre 1942. Ce clergé était vraiment européen : il représentait 138 diocèses et, je crois, 25 congrégations. (Un prêtre de Metz a tenu les archives de notre bloc avec un soin admirable. Elles avaient été déposées à la cure de Dachau). La Compagnie de Jésus y formait un groupe imposant : presque la centaine, dont 63 vivaient encore à la libération. Ils venaient de 13 provinces différentes de l'Ordre : Hollande, les deux provinces allemandes,

les deux provinces polonaises et la province de rite oriental, les provinces tchèque et autrichienne, les quatre provinces françaises, et la Belgique. Toute la hiérarchie ecclésiastique s'y trouvait, depuis l'évêque (de Clermont-Ferrand) jusqu'à de petits séminaristes. Toutes les confessions chrétiennes : Catholiques, Orthodoxes, Protestants, Vieux-Catholiques et des Mariavites polonais.

Au début de 1941, on concentrait au camp de Dachau tous les prêtres, et on les cloîtrait dans trois blocs, le bloc 26 réservé aux Allemands d'abord (dans la suite on leur adjoignit tous les non-Polonais), les blocs 28 et 30.

Cette réunion en un seul endroit s'accompagnait, selon une convention avec le Saint-Siège, de divers « privilèges » : possibilité d'un service religieux, exemption des lourds travaux et des affectations aux usines de guerre, vie en communauté ecclésiastique, divers adoucissements alimentaires payés par l'épiscopat allemand ; ceux-ci ne constituèrent en fait qu'un prétexte à brimades de la part des S.S. Par exemple, on recevait tous les jours un gobelet de vin, qu'il fallait boire au commandement du S. S. et retourner — vide ou encore plein — à son commandement ! C'était en outre un prétexte pour continuer les calomnies sur le clergé : goinfres et paresseux ! Ces privilèges furent du reste réduits très vite à la vie en commun, à l'usage de la chapelle et à l'exemption des transferts dans d'autres camps.

Les trois blocs furent plus tard ramenés à deux et, les derniers mois, à un seul. On y vivait alors dans un entassement incroyable. Dans ma chambrée, sur 144 m² nous étions 350 !

Au temps où les ecclésiastiques étaient dispensés des travaux lourds, ils étaient exploités de toute manière : en hiver c'était à eux qu'on imposait la terrible corvée de l'enlèvement des neiges dans le camp. Toute la journée, on était dehors à remuer la neige, à l'entasser sur des tables retournées, sur de longs chariots, qu'il fallait aller déverser dans la rivière en bordure du camp. Le travail, déjà dur et épuisant, était encore aggravé du fait qu'il se faisait sous la surveillance des « capos », ces pauvres brutes dégénérées pires que les S.S., et qui ont causé la mort de combien de malheureux !

Il fallait deux fois par jour aller aux cuisines chercher les lourds bidons de nourriture : chacun pesait 75 kgs : on y versait un poids égal de « soupe », et, à deux, chaussés de pauvres

sandales, presque impossibles à maintenir aux pieds, nous devions les porter à tous les blocs. Cela se faisait rarement sans que l'un ou l'autre ne trébuchât, sous les huées hostiles des spectateurs, tous animés d'une sorte de haine animale contre les « Pfaffen ». Notre bloc devait alors remplacer le bidon versé par un des bidons qui lui étaient destinés.

Bientôt, l'exemption de travail tomba et la masse des prêtres fut affectée aux équipes qui travaillaient à ce qu'on appelait le « plantage ». C'était une culture de plantes médicinales et de fleurs de luxe, propriété des gros bonnets du Parti, qui en tiraient, paraît-il, bon an mal an, 750.000 marks de bénéfice net. Le nombre de victimes tombées sur ce plantage est effrayant. La plupart des prêtres morts au camp de concentration lui doivent leur fin prématurée. Exténués par la marche, affamés, ils devaient y travailler comme des esclaves, des premières heures du jour au soir tombant, par tous les temps. S'ils revenaient trempés et boueux, nulle possibilité de sécher les minces tenues de travail ; il fallait le lendemain les remettre tout humides ! Ici aussi, le travail, déjà rude, était rendu plus inhumain encore du chef des « capos » et « sous-capos », du chef des gardes S.S. accompagnés de chiens terriblement hargneux.

A côté du plantage, il y avait encore d'autres équipes agricoles, travaillant au défrichement. J'ai fait partie d'une d'entre elles : j'ai pu voir mourir sur ces prairies des malheureux, épuisés de privations et de mauvais traitements. Comment oublier ce pauvre prêtre agonisant sur un tas de foin et qu'un jeune S.S. s'amusait à torturer en lançant sur lui son chien ?

A la longue pourtant le régime s'adoucit et les prêtres furent aussi employés dans les postes moins durs. C'est ainsi qu'une centaine d'entre eux furent introduits à la *Besoldung* qu'on pourrait appeler la Cour des comptes des S.S. Le séjour et le travail y étaient plus humains parce que les S.S. qu'on y trouvait étaient, pour le plus grand nombre, ce qu'on appellerait des embusqués. Presque tous avaient de l'éducation et paraissaient appartenir à des professions libérales. Leur attitude contrastait avec l'incomparable grossièreté et la cruauté des S.S. d'espèce commune. Une trentaine des nôtres furent aussi affectés à l'infirmerie, soit comme chefs de chambrée où ils faisaient réellement office de médecins, soit comme scribes au secrétariat du lazaret.

Seulement ce bonheur ne dura pas. On surprit un jour un rapport fort documenté écrit par un d'entre nous sur toute l'histoire de Dachau. Ce fut une belle explosion de mesures de répression. Le résultat fut qu'on nous écarta de toutes les positions où on pouvait se renseigner sur les événements du camp... Mais petit à petit on regagna le terrain perdu. Car s'il est exact que, si vous « chassez le naturel, il revient au galop », il est tout aussi exact que, si l'on chasse l'Eglise... elle revient pas à pas.

C'est ainsi que nous étions à la fin presque seuls à être employés au « Bureau d'état-civil ». Cela nous permettait de présider à la réception des nouveaux arrivants, de ces cortèges effrayants venus les derniers mois de tous les camps évacués sur Dachau. Ces malheureuses victimes de ces voyages de mort étaient reçues par des visages cordiaux. J'eus ainsi la joie de réconforter les fondateurs de la J.O.C., Fernand Tonnet et Paul Garcet.

Ce n'étaient pas seulement les travaux qui mettaient à bout tant de prêtres. Il y avait les sévices qu'exerçaient sur eux les bourreaux du camp. Je n'ai jamais, avant Dachau, vu la haine : des yeux flamboyants de méchanceté, des bouches se contractant de colère à la vue d'un « Pfaffe ». Frapper, blesser, tuer un « curé » semblait une nécessité instinctive chez quelques-uns.

Le chef de bloc du 28 était un ancien S.A. Pour quelle ignominie a-t-il été enfermé, nous ne l'avons jamais su. Mais je n'ai jamais connu un seul jour où cet homme ne se soit pas acharné avec une violence de sadique sur l'un d'entre nous. Le Carme hollandais, le R. P. Brandsma, professeur à l'Université de Nimègue, n'a pas résisté deux mois aux bastonnades que lui infligeait cette brute à tout propos. Il est mort réellement heureux d'avoir été traité comme le Christ flagellé...

Et ceci me rappelle une terrible scène que m'a racontée, quelques semaines encore avant la fin du camp, celui qui en fut le véritable héros : le jeune abbé tyrolien, Rieser. Un jour, un S.S. lui donna l'ordre de fabriquer, avec un fil de fer barbelé tout rouillé, une sorte de diadème. Puis il l'en coiffa brutalement et appelant quelques juifs qui travaillaient là, il les força à jouer la scène du couronnement d'épines : ils durent danser en grimaçant autour du prêtre couronné d'épines, le frapper, l'insulter, le couvrir de crachats... Quand le plaisir le lassa, il fit charger par sa victime, toujours ceinte de son horrible bandeau,

de lourdes brouettes et il dut jusqu'à la fin du jour, ainsi coiffé, les rouler à l'autre bout du camp.

Ceci évoque cette autre parodie ignoble d'un office, à laquelle on obligea les prêtres infirmes restés au camp un Vendredi-Saint. On les fit grimper sur le haut des placards et puis entonner le célèbre choral : o Haupt voll Blut und Wunden (ô Tête pleine de plaies et de sang).

A côté de ces brutalités occasionnelles, il y avait les horribles expériences faites à l'infirmerie. Des centaines de Polonais en ont été les victimes. Tantôt c'était la malaria dont on les infectait, tantôt des phlegmons. Tous les traitements et tous les remèdes étaient essayés. Je ne peux sans émotion me rappeler ce jeune jésuite de troisième année de théologie, qui mourut après un mois d'atroces souffrances ; la jambe entièrement gangrenée, il servait de comparaison pour les gangrènes qu'on soignait : lui, on ne le soignait pas !...

Mon dessein n'est pas de décrire par le détail toutes les horreurs de ce bagne pour prêtres : on ne peut en imaginer aucune qui n'y ait été perpétrée par les S.S. Elles ont fait de Dachau un enfer...

Mais à côté de ces horreurs, il y eut des splendeurs. Elles méritent, plus que les premières, d'être retenues. Car elles montrent avec évidence que Dieu a toujours le dernier mot.

Nous avions une chapelle au bloc 26. Elle lui était sévèrement réservée, l'accès en étant, par la volonté des S.S., strictement interdit à tous autres ; mais petit à petit l'audace devint de plus en plus grande et le désir de violer cette abusive défense plus vif : si bien que finalement vint à la chapelle quiconque en avait l'envie. Parfois des tracasseries policières en entravaient un peu l'accès. Le succès de ces ukases était — comme celui de tous les ukases — très éphémère.

Cette chapelle n'était qu'une chambrée dont on avait supprimé la cloison séparant le dortoir du réfectoire. Elle fut concédée en janvier 41.... ou décembre 41. L'autel en était une petite table, basse d'un mètre carré de superficie ! Tout le trésor se composait d'une valise-chapelle ! Notons qu'il fallait en partager l'usage entre toutes les confessions. Cela s'est toujours fait avec beaucoup de charité de part et d'autre.

Petit à petit notre sanctuaire s'est enrichi du consentement

de la direction du camp ou sans ce consentement. Ainsi l'autel à la fin était très digne : tout entier le fruit des travaux ingénieux des prisonniers. Citons le tabernacle fabriqué — en fraude évidemment — à l'ébénisterie des meubles de luxe du camp, rehaussé d'ornements, d'abord en fer-blanc prélevé sur les boîtes à conserves, puis en laiton « récupéré sur l'ennemi ». La croix du maître-autel était une naïve sculpture faite au camp. Elle devint plus tard croix de procession quand nous vint de Munster une magnifique œuvre d'art offerte par les hommes d'Action catholique. Les chandeliers, eux aussi, étaient une œuvre autochtone de très bon goût. Pour les expositions du Saint-Sacrement — nous eûmes même des Adorations perpétuelles —, nous disposions de deux ostensoirs : l'un, d'aspect sévère et symbolique : une croix d'ébène, avec lunule en forme de soleil rayonnant, en fer-blanc ; l'autre en bois clair, de citronnier...

On nous envoya aussi une belle statue de Notre-Dame, qui deviendra dans l'avenir le centre du pèlerinage de Dachau dans la Basilique réparatrice, dont l'érection vient d'être décidée. Elle se dressera sur l'emplacement des bureaux d'administration qu'a cédés à cet effet l'autorité américaine. Cette statue a été l'objet d'une dévotion continuelle : que d'âmes sont venues se réconforter à ses pieds !...

Les murs s'ornèrent bientôt d'un chemin de croix, tandis qu'un bas-relief et des gravures artistement encadrées témoignaient de la dévotion au Cœur du Christ et à saint Joseph. Du côté de l'épître une petite table servait de sacristie. Celle-ci petit à petit s'enrichit d'ornements dont quelques-uns étaient vraiment luxueux et témoins de la sympathie des fidèles pour leurs prêtres persécutés et qui permirent la célébration des offices solennels. A Pâques 1944, nous disposâmes de quatre grands cierges pascaux !... Hosties et vin nous étaient procurés avec abondance par l'intermédiaire du curé de Dachau, avec lequel, tous les 25 du mois, nous avions communication régulière pour les besoins du culte. Du trésor de la chapelle faisaient partie encore une centaine de bréviaires en quatre parties, fournis par la Curie épiscopale de Breslau. Ils furent surtout utilisés au cours de l'année 1944, quand le chômage était intense et permettait donc une activité plus sacerdotale. En 1945, le bloc était tellement surpeuplé (1100 occupants) que la récitation de l'office devint le privilège de quelques-uns seulement !...

Dans cette chapelle, le service religieux suivit une évolution parallèle à celle du sanctuaire lui-même. Pour commencer : des messes basses écourtées — commencées directement à l'offertoire, et clôturées par la communion, — on arriva à la splendeur des offices pontificaux, quand nous eûmes un évêque et un abbé bénédictin ! L'histoire de la liturgie à Dachau serait un chapitre spécial... très spécial et que je n'écrirai pas. Il est évident que l'intelligence de la liturgie, j'entends l'intelligence des lois qui président à la liturgie, peut encore faire quelques progrès dans le clergé. Il me suffira de vous décrire la vie de notre chapelle castrale.

Tous les jours, la messe, célébrée avant le lever général du camp : on distribuait la communion à quatre, en passant par les rangs de la communauté. C'était au début toujours le même qui célébrait : tel était l'ordre de la « Lagerführung ». Pourquoi ? Quiconque a vécu sous le régime nazi sait que d'une mesure tracassière il ne fallait jamais chercher autre motif : il n'y en avait pas. A partir de la Noël 1942, le régime s'adoucit. Le célébrant perpétuel, pour des raisons spéciales, pouvait être remplacé. C'est ainsi que je fus appelé à célébrer le Requiem pour le T. R. P. Ledochowski. Et bientôt, on établit un roulement... on célébra deux messes le dimanche... puis on les multiplia pour arriver, en fin de camp, pratiquement, à la messe continuelle matin et soir.

Le dimanche, nous avions grand'messe et vêpres solennelles. Avant l'office du matin : sermon, d'abord toujours en allemand. Je brisai le sortilège au profit du latin, qui avait de meilleurs titres à servir de langue à cette assemblée internationale. Plus tard, nous organisâmes des offices où les nations pouvaient se donner la réconfortante sensation de vivre encore, en y parlant leur propre langage... Les laïcs y assistaient fort nombreux. Le typhus qui éclata en 1943 eut le résultat de donner un coup de mort à la draconienne discipline, qui ne reprit plus jamais ses forces. En même temps le chômage s'installa, nous laissant le temps de vaquer à une vie spirituelle : on n'y manqua pas.

Nous eûmes tout loisir de préparer désormais de très beaux offices. Les musiciens, nous en avions d'éminents, purent même composer. Il y eut même une « Missa Dachauensis » ! J'espère bien, pour le plus grand profit de l'art sacré, que mon grand ami, Dom Grégoire Schwack O.S.B. publiera cette messe poly-

phonique, où la foule elle-même, dans l'église, chante sa partie comme dans une messe grégorienne. C'était grandiose, je vous assure. Tous les offices liturgiques furent désormais célébrés en splendeur : Noël, triduum pascal, Fête-Dieu. La splendeur montait au maximum avec les offices pontificaux : 2 mitres et crosse, croix pectorale, anneau, camail et soutane violette, tunicelles épiscopales... rien ne manquait. Tout était fabriqué au camp même : les matériaux en ayant été « organisés » ingénieusement. Nous n'avions pas en vain appris ce qu'est une « compensatio occulta ».

A côté des offices réglés par la liturgie, que de belles initiatives ! Au mois de mai, de trois en trois jours, je méditais une dizaine de chapelet, selon la méthode de contemplation de saint Ignace. On coupait la méditation de deux ou trois Ave... Cela remplissait, et au delà, la demi-heure. Ainsi encore le chemin de la Croix... Au carême, nous eûmes même une contemplation musicale du chemin de Croix, en coupant les méditations, adaptées à notre propre vie, de chants empruntés aux grands classiques. Le troisième jour de Noël, nous organisâmes un hommage des nations au Roi né dans l'étable. Chaque groupe national fut invité à chanter ses vieux Noëls, en sorte que tout le mystère fût expliqué. Je reliais les divers morceaux en les introduisant ; les chants devenaient ainsi naturellement l'expression des sentiments de l'assemblée. Tous sortirent de là, décidés à recommencer une cérémonie analogue dans leurs paroisses. C'était du reste le but toujours poursuivi dans l'organisation des fêtes religieuses au camp. Nous eûmes encore le dimanche des missions, la fête du pape, la clôture de l'année. Celle-ci très originale aussi, en trois parties : une commémoraison des morts de l'année, une réparation pour les péchés de l'année, et finalement l'action de grâces pour tous les bienfaits. Les jubilés sacerdotaux se célébrèrent aussi très fréquemment et l'on comprend avec quelle émotion. Mais ce qui dépassa tout, ce fut l'ordination sacerdotale d'un diacre de Munster, enfermé depuis cinq ans. La cérémonie se fit selon toutes les exigences canoniques, mais fut un triomphe de la clandestinité : les dimissoriales de Munster, les autorisations de Munich (d'où vinrent aussi pontifical et huile des catéchumènes), une charte testimoniale de la cérémonie : tout fut en ordre sans « eux ». Le dimanche de Gaudete 1944 restera dans les mémoires. Ne se-

rait-ce pas la plus impressionnante ordination depuis qu'on en fait : en prison, avec des centaines de prêtres imposant les mains à un autre « vinctus Christi » ? Ce fut une très grande fête et l'introït était de circonstance : « Gaudete, iterum dico vobis, gaudete ». Pour être complet, ajoutons que les pasteurs protestants vinrent en foule assister à la cérémonie et voulurent se charger à midi de préparer au nouveau prêtre un repas de fête plantureux, qui était une formidable exception à l'ordinaire moins que modeste de tous les jours.

A côté des offices, se déploya bientôt une activité théologique intéressante. Le règlement du camp interdisait sévèrement tout prosélytisme religieux : des cercles ou des conférences théologiques tombaient sous cette défense. Car se réunir et parler ensemble, c'était pour ces esprits plus que bornés : « politisieren ». Cela n'empêcha rien chez personne : on était seulement obligé d'être prudent.

A mon arrivée au camp, je fus inscrit dans un groupe de 4 à 500 condamnés à l'asphyxie : je pus, grâce à un ensemble de circonstances où la protection de Notre-Dame est évidente, éviter l'assassinat. Mais pendant deux mois effroyables, je partageai la vie des « morituri ». Fraîchement arrivé au camp, j'étais à peu près le seul valide. J'y vis une obligation de faire ce que je pouvais pour les réconforter. Il y avait parmi ces malheureux une forte proportion de prêtres polonais. Il y avait aussi par exemple l'abbé Maurice de Backer, curé à Rhode-Saint-Genèse, M. l'abbé Esch, rédacteur au Luxemburger Wort, Mgr Origer député du Grand-Duché. Je pus assez rapidement me procurer la Sainte Eucharistie (1), que je débitais en petits fragments — vingt pour une hostie — enveloppés dans des papiers à cigarettes. Grâce à cette sainte Réserve, que je conservais nuit et jour sur moi, je pus me faire distributeur du Sacrement, robur et auxilium, et aussi, en maintes occasions, donner le Viatique à ceux qui partaient pour l'exécution.

J'organisai aussi une retraite de huit jours, clandestine, en latin, avec trois exercices par jour, tantôt debout tantôt assis, et toujours à une autre place. Tous les jours même nous avions un petit Salut du Saint Sacrement. Le ciboire était mon étui à lunettes, et le Thabor, mon genou sur lequel je déposais notre

(1) Tout exercice quelconque du culte était sévèrement interdit en dehors de la chapelle.

Trésor. Cela aussi est inoubliable. Plus tard à l'infirmerie, j'organisai encore une retraite pour les prêtres malades. Les valides venaient s'asseoir sur le lit de notre cher confrère polonais Grabowski et retournaient dans leur chambrée répéter les instructions à ceux qui ne pouvaient pas venir.

Au bloc, on put organiser dès janvier 1943 une série de conférences que je donnais dans une chambrée le matin à huit heures. Il y eut des aventures amusantes ; car il fallait brusquement changer de sujet quand pénétrait soudain « l'ennemi », qu'une garde pas assez vigilante n'avait pas signalé. J'y répétai les cours de pastorale que je donnais à Louvain. Ce fut pour moi un excellent exercice : car je n'avais aucune note : rien que la mémoire : je tiens que l'effort que j'ai dû faire là m'a été de la plus grande utilité.

Nous organisions à la chapelle aussi des conférences, par exemple sur la situation de l'Eglise dans les différents pays. Elles nous prouvèrent, par l'expérience, la nécessité de veiller à ce que tout le clergé soit à l'avenir renseigné sur la vitalité de l'Una Sancta dans toute la chrétienté. Tous les soirs, au dortoir, il y avait une courte allocution qui devait fournir la matière d'une méditation. Ces causeries donnèrent en tout cas l'occasion de fructueuses conversations au travail. Les laïcs en profitèrent indirectement.

Nous fûmes aussi amenés à solliciter la constitution d'un Supérieur ecclésiastique dans ce camp. Il est assez singulier que nul n'y ait jamais pensé. Mais la nécessité d'un chef était évidente. L'ordinariat de Munster se rendit à nos raisons et nomma l'un d'entre nous Doyen.

Les Jésuites étaient, comme je l'ai dit déjà, encore 63 les derniers mois de l'existence du camp. Il nous parut aussi qu'il fallait créer un lien hiérarchique entre nous pour qu'il y eût un responsable de la conservation de l'idéal de l'Ordre. Cette nomination de Supérieur nous parvint aussi par la voie clandestine et nous vécûmes désormais d'une véritable vie de communauté. Tous les mois, il y avait réunion plénière au premier dimanche : l'instruction du Père Spirituel Pies et l'allocution du Supérieur ranimaient les esprits ; puis, ensemble, on assistait à la messe que célébrait l'un d'entre nous. Nous eûmes les rénovations régulières des vœux, précédées du triduum accoutumé. Et je ne puis oublier l'édification ressentie à la simplicité

avec laquelle tous avaient recours au Supérieur, comme s'il s'agissait d'une maison régulière.

D'autres Ordres et Congrégations firent comme nous. Tous étaient heureux de resserrer ainsi les liens qui les unissaient entre eux et avec ceux dont l'exil nous tenait séparés.

Ajoutons encore que la communauté n'était pas seulement spirituelle ; je puis attester, en ayant fait d'abord la bienfaisante expérience, que la charité s'exerçait aussi pour les besoins matériels des confrères en religion. Je ne puis pas, par exemple, passer sous silence le magnifique effort fait par nos provinces allemandes pour les quelque cinquante jésuites, dont les événements heureux de la guerre ne permirent plus le ravitaillement par leur patrie.

Un mot, pour finir, sur l'apostolat exercé dans le camp en faveur des laïcs. La dernière année, la liberté était devenue beaucoup plus grande et on pouvait se permettre bien des choses qui n'étaient point possibles auparavant.

Ce serait une étude passionnante que celle de la mentalité religieuse des prisonniers. On s'en fait quelquefois, au dehors, une idée idyllique, romanesque, fausse. On imagine volontiers que ces milliers d'hommes, privés de tout secours humain et menacés constamment par la mort, se tournaient impétueusement vers Dieu, que les prêtres n'avaient qu'à se présenter, parler, inviter et que les fidèles tombaient à genoux, comme des fruits mûrs de l'arbre qu'on secoue. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur les conversions, « in quacumque necessitate »...

Mais il s'est fait un grand bien. Surtout on a pu prendre contact, les uns et les autres appartenant à des camps très éloignés et très opposés, et apprendre à se respecter. C'était beaucoup. Un pasteur protestant me disait qu'il était très heureux d'avoir pu vivre en contact avec des prêtres catholiques. Il avait vu combien fausses étaient bien des imputations.

Des conversions, il s'en est fait et de très belles. Mais je crois que ce qu'il y a eu de plus fructueux, ce sont les contacts nombreux, intimes, éclairants. Beaucoup d'étrangers à l'église ont appris à la connaître à travers leurs camarades prêtres, par la vie joyeusement vaillante et dévouée de ceux-ci, plus que par des controverses et des discussions. Les conclusions de ces observations, je les donnerai dans un second article.

Nous organisâmes la distribution de la communion : il fallut

avoir recours à des diacres laïcs, à des « Tharcisius » modernes qui s'acquittèrent très volontiers de cet office.

On put surtout exercer un magnifique apostolat auprès des malades, lors de l'épidémie de 1945. On fit appel au dévouement des prêtres : il s'en présenta autant qu'on voulut qui s'enfermèrent avec les malheureux typhiques. Quelques-uns moururent victimes de leur charité. Mais leur séjour dans ces blocs infectés fut une vraie Pentecôte : pas un seul, pratiquement, s'il était catholique, qui refusât les Sacrements : au contraire, on les sollicitait et ils mouraient vraiment saintement.

On pourrait encore dire bien des choses sur cette vie des prêtres au bagne : mais ce que j'en ai dit suffit à montrer la physionomie générale de cette existence. Dieu a permis que des centaines de prêtres fussent « in vinculis », que des centaines aussi moururent. Mais ni leur mort, ni leur emprisonnement n'ont été des anéantissements. C'a été un sacrifice, et qui fut, par la vertu du divin Sacrifice, rédempteur et sanctificateur. De cet épisode aussi on pourra répéter le mot du psalmiste : *Qui seminant in lacrimis, in exultatione metent.* Nous décrirons cette fructueuse moisson dans l'article suivant.

(A suivre)

Bruxelles, 31 août 1945. L. DE CONINCK, S. I.